

loir renouveler l'hérésie des alumbrados ou illuminés d'Espagne, sectaires inoffensifs qui professaient une doctrine de parfaite quiétude et d'impeccabilité, que l'inquisition avait condamnés au bûcher par milliers un demi-siècle auparavant, et que le cardinal de Richelieu avait poursuivis en France, où ils étaient connus sous le nom de Guérinets, de leur chef nommé Guérin, curé de Saint-Georges de Roye, de la province de Picardie.

Préalablement le chanoine Ricasoli fut déferé aux inquisiteurs et soumis à d'effroyables tortures. Les jésuites répandirent le bruit que ce vénérable prêtre, qui avait édifié la ville par cinquante ans d'une vie exemplaire, s'était associé à la veuve d'un riche marchand nommé Fausine Mainardi, pour former une congrégation de jeunes filles; qu'avec l'aide du père Séraphin Lupi, religieux servite, et d'un prêtre nommé Jacques Fantoni, il avait inculqué à son troupeau de jeunes nonnes un système de quiétisme libertin, et qu'il en avait profité pour initier la Mainardi et ses filles spirituelles à toutes sortes de voluptés. L'infortuné étant mort des suites de la question extraordinaire, ne put démentir les calomnies de ses ennemis; ses disciples furent chassés du territoire de Florence, et les religieuses de son couvent furent condamnées à une détention perpétuelle dans les cachots de l'inquisition, où elles servirent aux débauches des moines et de leurs bourreaux.

Les bûchers du saint-office, en Espagne, n'avaient pu anéantir les alumbrados, de même la cruauté des jésuites envers le chanoine Ricasoli ne suffit pas en Italie pour détruire la secte des quiétistes; de Florence, elle se répandit en

France et en Belgique, où nous la verrons bientôt reparaître.

Il semblait réellement, à voir la multitude de doctrines qui prenaient naissance dans ce siècle, que les hommes se fussent donné le défi de faire adopter les croyances les plus ridicules et de renchérir encore sur l'extravagance des dogmes de la religion catholique. Un seul de ces chefs de secte mérite d'occuper une place honorable dans l'histoire; c'est Georges Fox, simple artisan de Drayton, village de Leicestershire, en Angleterre, le fondateur des quakers ou trembleurs.

La vie de cet homme remarquable, qualifié par ses adeptes des noms « d'apôtre de premier ordre, de glorieux » instrument de la main de Dieu, » est trop singulière pour que nous la passions sous silence. Dans son enfance, Georges Fox avait été placé chez un marchand de laine et de bétail, qui l'envoyait garder ses troupeaux dans les bois, sorte d'occupation qui avait contribué à exalter une imagination déjà portée à la contemplation. Georges, abandonné sans guide à ses inspirations, se livra avec ardeur à la lecture de l'Écriture sainte, et parvint à savoir presque entièrement par cœur l'Ancien et le Nouveau Testament. Lorsqu'il eut atteint l'âge de seize ans, son père l'envoya à Nottingham en apprentissage chez un cordonnier, où il continua ses méditations et ses lectures jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Ensuite il quitta son maître, se revêtit d'un habillement de cuir, et alla s'enfoncer dans les forêts, passant des journées entières dans le creux d'un arbre, lisant sans cesse la Bible et méditant ensuite sur les étranges incohérences de ce livre. Fox arriva bientôt à un tel degré d'ascétisme et d'exaltation, que

chaque nuit il eut des extases et des hallucinations pendant lesquelles il croyait entendre des voix surnaturelles lui parler et lui ordonner de prêcher aux hommes la parole de Dieu.

Alors il se décida à quitter sa retraite et à paraître en public. Il se rendit d'abord à Manchester, où il annonça hautement que tous les hommes avaient abandonné les voies de Dieu et n'avaient rien laissé sans atteinte ni dans la doctrine, ni dans les mœurs; il prêcha la tolérance universelle; il condamna la guerre comme contraire aux lois divines; et pour empêcher que les hommes eussent entre eux aucune collision, il déclara que toutes choses devaient être communes; qu'aucun membre de la société ne devait exercer une autorité sur un autre, que les distinctions de maître et de seigneur devaient être à jamais proscrites du monde. Quant à la foi, il professa que tout culte extérieur devait être aboli comme dangereux et immoral, que les sacrements devaient être supprimés comme absurdes et ridicules.

Fox réunit autour de lui un grand nombre de disciples de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui s'attirèrent le respect du peuple par une probité incorruptible dans les relations commerciales, par l'esprit de concorde, de dévouement et de fraternité qui régnait entre eux. Remplis de simplicité dans leurs manières, dans leurs vêtements, les disciples de Fox se distinguaient des autres sectes par leur horreur du mensonge et même de tout propos hasardé; ainsi l'usage du serment leur était sévèrement interdit, parce que, disait le maître, « il n'ajoute aucune valeur aux paroles » de l'homme qui dit la vérité. »

Cependant le chef de la nouvelle secte, malgré la régula-

rité de ses mœurs et la douceur de son caractère, n'en fut pas moins poursuivi par les ministres presbytériens, qui firent le faire assommer, pour avoir prêché contre l'ivrognerie et contre le paiement des dîmes. Un sermon contre les procès lui attira également l'animadversion des magistrats; et un jour on l'arrêta, parce qu'il avait annoncé que le Seigneur lui avait défendu de ployer le genou devant aucune puissance de la terre, ni de se soumettre à aucune autorité. Fox, conduit devant un juge, se présenta avec son bonnet de cuir sur la tête; et dans son interrogatoire, il refusa de parler au magistrat dans les formes usuelles du langage. Celui-ci l'appela insolent et lui donna un soufflet; Fox tendit l'autre joue; le juge déclara qu'il était fou et le fit conduire dans un hôpital d'aliénés, avec ordre de le frapper de verges deux fois par jour.

Enfin le bruit de cette singulière arrestation s'étant répandu à Londres, Cromwell eut la curiosité de voir Fox, le fit venir dans la capitale, et après avoir causé une heure avec lui, il le rendit à la liberté. Depuis lors, le fondateur des quakers professa ouvertement ses doctrines et augmenta prodigieusement le nombre de ses disciples.

Les sectes qui surgissaient de toutes parts, en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, excitaient d'autant plus le courroux du saint-siège, qu'elles menaçaient son pouvoir temporel; aussi la congrégation chargée de la direction des affaires ne cessait-elle de fulminer des anathèmes tantôt contre les quiétistes, tantôt contre les quakers, tantôt contre les jansénistes.

Quoique Alexandre VII fût d'une impiété notoire, et qu'il

affichât publiquement son athéisme, néanmoins il donna son approbation à toutes les mesures de rigueur; et par une singulière contradiction, cet homme qui plaisantait avec ses cardinaux sur la virginité de la mère du Christ, sur la simplicité de saint Joseph, et qui faisait si bon marché des dogmes du catholicisme, se montrait jaloux au suprême degré de son privilège d'infaillibilité, et voulait établir comme article de foi, qu'à toute époque donnée, le pape, en sa qualité de vicaire de Dieu, est le résumé et l'expression de la science humaine; que conséquemment toutes les intelligences doivent plier et s'effacer devant la sienne.

Voici le bref qu'il adressa sur ce sujet aux docteurs de l'université de Louvain: « Sachez, mes frères, qu'il est » absolument nécessaire d'écouter la voix du suprême pasteur, vicaire du Christ, et de lui obéir non-seulement pour » ce qui concerne le salut et la vie éternelle, mais encore » pour tout ce qui est science et doctrine; car si tous les » hommes, et surtout les hommes de lettres et de science, » n'adhèrent pas immuablement pour toutes leurs idées et » leurs déterminations, sans restriction ni réserves, aux décisions apostoliques, la curiosité inhérente à l'intelligence » humaine les entraînera dans une multitude incroyable » d'opinions vaines et d'erreurs folles; il y a des voies en » nombre infini pour l'erreur, et il n'y en a qu'une pour la » vérité; celle de se soumettre à la décision du pape, qui est » infaillible comme Dieu dont il est le vicaire! »

Malgré les prétentions orgueilleuses de sa Sainteté à l'omniscience et à la domination universelle, aucun souverain ne voulut prendre Alexandre pour arbitre de ses destinées, et

tous affectèrent même de ne plus consulter la cour de Rome sur les affaires politiques. Ainsi les rois de France et d'Espagne, qui étaient en guerre, ne craignirent pas de conclure la paix sans en informer le pape; et toute la déférence qu'ils montrèrent pour le saint-siège fut de mentionner dans le préambule du traité que leurs majestés catholique et très-chrétienne ne doutaient pas que les prières du souverain pontife, adressées à Dieu pour le repos de la chrétienté, n'eussent contribué à amener cet heureux résultat. Alexandre se montra extrêmement irrité du manque de procédés de don Louis de Haro et du cardinal Mazarin, les deux plénipotentiaires des cours de France et d'Espagne; il manifesta surtout son mauvais vouloir pour le cardinal-ministre, et chercha tous les moyens de le contrecarrer dans ses négociations ultérieures.

L'occasion ne se fit pas attendre: les Vénitiens, épuisés d'hommes et d'argent par suite des guerres qu'ils soutenaient contre les Turcs, s'étaient adressés à la France pour demander des secours, et avaient obtenu du cardinal Mazarin un corps de troupes que leur avait amené le prince d'Este, et la promesse formelle de décider le pape à les seconder puissamment dans leurs luttes contre les infidèles. Mais Alexandre, charmé de tirer une vengeance de l'affront qu'il avait reçu, et de montrer que sa volonté devait être comptée pour quelque chose dans les conseils des princes, refusa d'entrer dans la ligue contre les Turcs, et répondit sèchement aux ambassadeurs français, que si Mazarin avait envie de convertir les infidèles, il était plus simple qu'il envoyât dans leur pays le fanatique Vincent de Paule, ou que s'il voulait faire une croi-

sade, il n'avait qu'à se mettre à la tête des troupes et tenter l'aventure; mais qu'il ne devait pas s'attendre à ce que le saint-siège se jetât dans une entreprise extravagante; que d'ailleurs le trésor apostolique était à sec, et que s'il créait de nouveaux subsides, ce ne serait assurément pas pour lever des troupes, mais bien pour achever les nombreux monuments qui étaient en cours d'exécution.

Depuis le commencement de son règne, Alexandre paraissait en effet mettre toute sa gloire à surpasser ses prédécesseurs par des constructions gigantesques; partout il faisait élever des palais, redresser des rues entières, planter des jardins; à son commandement, le palais Salviati disparut pour former la place du Collège romain; au milieu de la place Colonna s'éleva un magnifique palais qu'il destina à sa famille; et la place Saint-Pierre se trouva embellie par un monument colossal composé de deux cent quatre-vingt-une colonnes et de quatre-vingt-huit piliers.

Cette passion pour la maçonnerie, jointe à l'amour du saint-père pour sa famille, l'entraîna dans des dépenses si prodigieuses, qu'il se trouva dans la nécessité d'écraser le peuple d'impôts et de donner une extension démesurée au commerce de reliques, d'indulgences, d'absolutions, d'annates et de prébendes. Son avidité était si universellement reconnue à Rome, qu'on colportait ouvertement une gravure satirique représentant Alexandre VII avec ses mignons, ses maîtresses et ses cardinaux, aux pieds d'un Christ, qui au lieu de sang laissait échapper de son côté des pièces d'or et d'argent que le pape recevait dans sa tiare, en répétant en forme de litanies : « Il a été crucifié seulement pour nous! »



sans, il n'est allé se mettre à la tête des troupes et tenter l'aventure; mais qu'il ne devait pas attendre à ce que le saint-père se fût vu avec son armée extravagante; que d'ailleurs, comme on ne peut pas aller à Rome, et que s'il craint de ne pas y aller, il faut au moins aller pour lever des troupes, et que c'est à Rome qu'il faut aller pour lever des troupes.

Le pape Alexandre VII, qui étoit parvenu à l'âge de quatre-vingt-trois ans, étoit un homme d'un caractère très-différent de ses prédécesseurs. Il étoit simple, modeste, et avoit une grande aversion pour les pompes et les cérémonies. Il fit bâtir à Rome un palais, qui étoit simple et modeste, et qui étoit appelé le palais de la place Saint-Pierre. Il fit aussi bâtir un monument colossal composé de deux cent quatre-vingt-une colonnes et de quatre-vingt-huit piliers.

Cette passion pour la modestie, jointe à l'amour de saint-père pour sa famille, l'entraîna dans des dépenses si prodigieuses, qu'il se vit dans la nécessité d'ordonner le peuple d'impôts et de donner une extension démesurée au commerce de reliques, d'indulgences, d'absolutions, d'ordres et de prétendes. Son avidité étoit si universellement répandue, qu'on alloit à Rome pour acheter une gravure de saint-père, et qu'on alloit à Rome pour acheter un mignon, ses maîtres et ses maîtresses, ses pieds d'un Christ, qui au lieu de sang laissent échapper de sa tête des pièces d'or et d'argent que le pape recueille dans sa tiare, en répétant en latin de liturgie: « Il a été versé seulement pour nous! »



Alexandre VII au pied du christ.

Del. par le sieur de la Tour, et Gravé par le sieur de la Tour, à Paris.